

Le premier testament

Joël Larousse

Numéro 43, hiver 1990

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16196ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larousse, J. (1990). Le premier testament. *Moebius*, (43), 43–56.

LE PREMIER TESTAMENT

Joël Larousse

«Ce que j'ai toujours trouvé de plus beau dans un théâtre, dans mon enfance et encore maintenant, c'est le lustre—un bel objet lumineux, cristallin, compliqué, circulaire et symétrique.»

Charles Baudelaire,
Mon coeur mis à nu, X.

Je me meurs en pleine lucidité. La lucidité est une habitude; que je meure en revanche est un événement rare qui mérite une explication. J'enterre ce soir ma vie de garçon. Tous ceux qui sont passés par là savent qu'un enterrement va rarement sans une mort préalable, et ce préjugé est si fortement ancré dans les habitudes qu'un homme dûment enterré réapparaissant parmi les mortels sous son identité de vivant passe pour ressuscité et miraculé. Demain, la foule viendra me congratuler, m'embrasser, me toucher avec une émotion peu courante chez les hommes. Pourquoi, sinon pour s'assurer d'abord de ma présence, puis me féliciter d'être à nouveau en vie? Ressuscité, c'est que

Après le premier acte des pompes, l'enterrement de la vie de garçon proprement dit, vient un délai assez court, une seule nuit dans mon cas, où le futur marié — l'ancien garçon aussi bien — se trouve, sans aucun statut, aux prises avec le temps qui va. Ni garçon, ni mari, il n'est rien d'autre que lui-même, et le temps de son côté, net de tout emploi statutaire, n'est plus que le temps. À l'heure où je rédige ce premier testament, le premier relativement au second qui m'expédiera vers la vie éternelle, la partie initiale des pompes a eu lieu. En suivant l'ordre de la cérémonie — un coeur brave connaît la valeur du protocole — je me trouve à l'heure nocturne de la méditation sur mes desseins, à l'entre-deux de la sincérité puisque je n'ai plus personne, ni garçons ni maris, à qui mentir. Quelle fascination... le temps est ici actif, il me porte, et je le sens en moi comme une onde. Sans lui pour m'arracher à la vie que j'avais hier et me rouler vers celle que j'aurai bientôt, je ne serais rien — ou un fuyard en rupture de ban, ce qui revient au même. Heure sincère, absolument désœuvrée... où en trouver de meilleure pour rédiger un testament?

Revenons un instant à mon enterrement. Mes dernières volontés de garçon — puisque c'est lui qu'il s'agissait d'enterrer — n'avaient rien de sulfureux. Faire scandale à un moment aussi délicat que celui de sa mort suppose qu'on n'a pas vu toute la difficulté de la chose. Pas de déclamation, donc, ni plaintes ni exhortation du mourant adjurant *in extremis* ses complices de réformer leurs moeurs. En saine tradition, j'avais convié mes amis les plus proches au bordel.

Ce fut une erreur nécessaire, protocolaire, inévitable. J'avais rêvé d'une messe solennelle concélébrée par nous-mêmes; je la voulais baignée par des choeurs d'angelots en stuc qu'il me semblait déjà voir se craqueler sous l'effort d'un *Dies irae* tonnant, tout à sa place, trouvais-je, dans une maison close où un tel jour ne pourrait se lever qu'à la condition irréalisable qu'on y ouvrît les volets. Mes espoirs furent déçus. Jugez-en. Saturnin et Jimmy — indécrottables romantiques — collés à mes basques comme deux ombres concertantes, égrenaient leurs plaintes avec la régularité d'une horloge à deux coucous.

Tic — dernier jour, dernière heure, dernière nuit...

Tac — Où vas-tu malheureux? Se marier... sais-tu seulement où tu vas?

Tic — Crois-tu qu'on peut méditer dans l'odeur de sa femme?

Tac — Si au moins il s'agissait d'un mauvais pari... tu aurais des excuses.

Pas une voix pour envisager la grandeur de l'instant, pas un oeil sur les perspectives eschatologiques du mariage, personne pour imaginer un *Requiem* qui ait eu un peu de souffle. Des écueils larmoyants, des silences vides, des plaintes imbéciles, sans rime ni raison pour les lier entre elles. Des pleureuses de théâtre, essoufflées, sobres, professionnellement humides, auraient mieux fait. Ils me faisaient l'impression d'une hydre à deux gueules — et sans corps, d'un automate rococo aboyant un cliquetis désincarné, de la mécanique horlogère et ses rouages acharnés à découper mes adieux en trous de temps vide et de taille régulière. Trahison de ce côté-ci! Qu'en était-il du temps séculier? romanesque? construit?

L'histoire? Aucun espoir de ce côté-là; ils n'étaient pas doués non plus pour l'histoire. André et Cratès s'entretenaient dans un coin de leur psychanalyse, comme deux Amours aux testicules trop lourdes pour parvenir encore à s'envoler. En guise d'histoires, je n'ai surpris qu'une conversation désespérée de sédentaires s'inventant un voyage historique, traversant les mers sur une homophonie (à un noeud près), et les terres d'étape en étape, trouvant à chaque halte un souvenir validé par leur psychanalyste où souffler un moment. J'aurais voulu qu'ils participent à la mienne, la célèbrent, m'embarquent pour l'autre rive en me faisant les récits de leurs voyages, mais non... à ces mordus de l'Histoire il faut que chaque gîte soit estampillé, repéré sur la carte des trois instances. Est-ce faire un roman que de subvenir à l'Histoire par de la fiction — car quel souvenir, au fond, n'est pas fictif? — émasculée, pointée sexuellement comme on pique un papillon sur l'arbre des espèces? Mais cette fiction percée, châtrée, il faudra bien un jour lui rendre son énergie pour en faire un roman. Est-ce cela, guérir? Guérir pour vivre romanesquement! Qui donc et

quoi dans la fiction sont si dangereux qu'il faille guérir pour vivre?

Seul restait d'Andigny, mon âme damnée, un mystique tout en squelette acharné à se suicider dès qu'il peut pour la gloire de Dieu. Il a manqué périr épuisé dans les chambres au-dessus. Quand je suis parti, ce héros repartait au front pour sa troisième crampe, deux fois monté puis redescendu afin de s'acquitter du devoir de me faire son compte rendu à l'oreille. Il rachetait les autres, les apôtres défaillants, prenait sur lui de mourir vide, mais éveillé, pour m'éviter la déception complète.

Coup n° 1 Tout droit. Coup d'urgence. Je débordais dans l'escalier.

Coup n° 2 Trilogie régulière. Pour te porter chance en affaires, je l'ai enclée en pensant que je forçais la bourse d'un avaré.

Lui aussi il compte, à sa manière. . . il compte sur son épuisement comme solution de continuité : s'il meurt, c'est qu'il y avait quelque chose ou quelqu'un à vider, donc qu'il existait — donc Dieu aussi, auquel il n'a jamais cessé de croire. L'infini, l'immortalité donnée immédiatement, le mènerait au dam le plus amer, mais c'est hors de ses moyens, il l'évite bien avant le début de sa pensée. Il est heureux de mourir avant de connaître l'éternité.

Voilà l'enterrement de ma vie de garçon. J'avais voulu une dernière fois ordonner les plaisirs de ma bande, je n'ai vu que leur inexcusable impuissance à échapper aux plaintes ou à la crainte, aux comptes, au temps tronçonné. Leur univers est inconséquent, leur vie une succession de vies additionnées. Même leur nom ne suffit pas à unifier leur histoire, leur nom d'auteur. Comment, dans ce cas, pourraient-ils songer à le donner à une femme?

Il fallait s'échapper de ce filet. J'étouffais, menacé, cerné par les trous que les mailles de leurs mots, auxquels pour y répondre il fallait se quadriller soi-même, rendaient dangereux. J'avais à me plaindre d'eux; ils n'avaient pas été à la hauteur de leur tâche, mais à quoi bon convertir ce qui ne veut pas l'être? Je suis monté à mon tour. Norma, ronde rousse aux joues pleines, attendait la saillie au bout de l'escalier. J'ai manqué dix fois me laisser déborder par

l'émotion... je n'étais pas à mon affaire, aussi bien j'y étais trop. «Dernier coup à frapper, à tirer, vieille bête, avant que la pièce ne commence...» Avant le mariage la pute a un sens, un rôle, un jeu, après elle fait partie du décor. Dernier sens! Dernier risque! Dernier *dernier* au fond, puisque après plus rien ne compte. Je l'ai foutue comme si, pour la millième fois — et la dernière — je perdais mon pucelage. Je pleurais en baisant — c'est à faire — je mouillais pour deux, j'ai vu que je n'avais pas encore d'habitudes... bel instant.

De quoi que ce soit, le dernier est toujours neuf, et c'est plus ou moins le lot des non-mariés de vivre comme s'ils allaient mourir le lendemain, donc d'être toujours *au dernier cri*, au premier, toujours neufs. Un mari qui meurt laisse une veuve, un jeune homme qui meurt ne laisse que La Veuve, la mort elle-même à laquelle chaque jour il mesure la valeur de sa vie. Au jeune homme digne de ce nom il n'appartient que de vivre ou de se suicider, avec sans cesse sous les yeux la funeste comparaison : ce que je vis vaut-il que je ne meure pas? Ainsi la femme, qu'il prend pour l'Autre, et il n'a d'Autre que la Mort, est-elle pour lui aussi omniprésente que la mort elle-même, et tout ce qui l'en rapproche possède pour lui un sens terrible. La pute est donc un mythe puissant chez lui, auquel il se confronte toujours pour la première, ou la dernière fois dans un duel significatif. L'épreuve avait disqualifié mes plus proches amis; j'étais définitivement seul.

À cet égard le mariage est un avant-goût fidèle de la vie éternelle; la mort est à la maison, soit, trônant parmi ses bibelots et ses colifichets, intéressante à l'heure de lui trousser ses robes, mais à l'homme marié il est toujours possible d'évaluer sa vie aux autres objets de ses soins, et de goûter ainsi à l'immortalité. Pour momifiante qu'elle soit, c'est cette conception qui fait les bons marchands, les bons pères et les bons maris. Elle suppose que la femme reste mortifère et que la crainte pousse le mari à se détourner de cette évidence-là pour se réfugier dans une autre. . . mais imaginez un homme lucide qui sache faire un usage intéressé de sa femme ligotée dans une alliance, et vous aurez le voluptueux.

Le temps de fumer une cigarette et hop! j'ai filé par la fenêtre. Je n'avais qu'une hâte : rentrer chez moi, me retrouver, m'échapper du filet et cesser les dépenses inutiles. Douze heures à vivre, une nuit, c'est peu, c'est beaucoup; il y faut de l'art pour n'en rien perdre, douze heures d'un seul jet, monolithiques comme une pierre tombale. L'enterrement de ma vie de garçon est fait et bien fait : je sais ce que je quitte.

*

Pourquoi le quitter? Je n'ignore pas qu'elle n'est pas une femme pour moi; je perds mon temps, je ruine ma réputation, j'use avec elle le crédit que je possède auprès des honnêtes gens, je sais... mais elle aime les pierres avec une conviction si naïve qu'il est hors de mon pouvoir de lui résister; c'est une affaire de goût.

Pourquoi un voluptueux se marie-t-il? Dans mon cas, il n'y avait pas d'autre solution. Ma volupté est liée à elle, c'est un malheureux accident auquel je ne peux rien. Croyez-moi : j'aurais préféré ne pas devoir en passer par là, mais il a fallu me rendre à l'évidence : je n'entre en volupté qu'à la voir contempler une pierre précieuse. Une fois constatée la catastrophe qui veut que je dépende d'elle pour me livrer à la volupté, il fallait agir de façon à ce qu'elle vienne le moins possible perturber mes goûts.

Ce don naturel qu'elle a fait que je laisse les garçons à leur maraude et que je m'immobilise. J'avais fait le serment de ne jamais me justifier de son vivant. Elle n'est pas morte, mais c'est tout comme, n'est-ce-pas? puisque je l'épouse demain. Je n'ai plus que cette nuit à moi, pour croiser une fois encore pavillon haut dans la passe, entre suicide et mariage, les deux seules fins dignes d'un homme. La voilà morte, et me voici seul... quelle horreur que dire ces choses ait l'allure d'un sujet de dissertation! Quel devoir se visserait dans ce «et» ... Mais c'est pour être seul que je l'épouse... Qu'importe! Épousons, épousons! Je me souviens d'un bourgeon de saphir qui l'occupa tout un après-dîner; gracieuse enfant entichée d'un caprice, elle menait la pierre en procession à travers le salon, recueillie comme le porteur du Graal, pieds nus sur le tapis pour aller en silence... J'aurais juré à cet instant qu'elle gravait sa chorégraphie

directement dans ma mémoire, sans que je fusse là pour la voir, penser, ou même jouir, tant ces outils habituels de la présence apparaissaient grossiers et encombrants au regard de la subtilité requise pour m'accorder à son spectacle. Là est la volupté : je l'écris comme je m'en souviens.

La volupté... il faut être envieux pour songer que le plaisir tient sa part dans cet accident qui m'aspire dans son sillage. Un apprenti psychologue, amoureux d'elle, me soutint qu'il s'agissait d'un vice — vice de forme bien sûr, tout intellectuel, dans le procès que chacun doit soutenir contre les parties créancières aux comptes du plaisir. Malheureux! Un vice... c'est un sens au contraire, comme l'ouïe et le goût, un tentacule mêlé insolemment aux affaires de ce monde, qui pille impunément les trésors dont personne ne s'avise de profiter. Il avait tort, mais le problème est bien là, dans l'impunité de la volupté. En d'autres termes, disposé-je de la grâce, ou non? Si non, je suis fou de ne pas me sentir coupable, je fais scandale, il faut m'enfermer pour me guérir. Si oui, je relève d'un texte sacré qui serait une fiction encore inédite. Quoi? Une juridiction singulière? Et les droits de l'homme! Tous égaux, vous m'entendez... Vous êtes sommé de publier ou d'être brûlé *en effigie* de vos textes! Entre la guérison, le bûcher et la publication, croyez-vous que j'aie le choix?

C'est l'impunité qui soulève le scandale partout où l'on s'occupe de moi, au point qu'il s'est trouvé des envieux pour rapporter ma volupté à une vulgaire fouterie. Luxurieux, débauché, jouisseur m'ont fait un temps des titres de renommée, presque des surnoms, qui me suivaient partout, me précédaient souvent, ajoutaient à mon nom une étrave semblable à un titre nobiliaire. Du coup, ma toute belle a passé pour une experte, quelque chose comme ce qu'ils imaginent être une geisha. Soyons clair : je la baise deux fois par semaine, j'ai le privilège de la caresser, de lui commander mes fantaisies. Soyons franc : elle fait l'amour avec une telle ferveur qu'on en perd de vue, sitôt les cartes en-main, ce qui fit qu'on la trouva d'abord désirable; j'ai tout essayé; il n'y a rien à faire; je suis un saint au lit parce qu'elle se prend pour un vase sacré.

tout essayé; il n'y a rien à faire; je suis un saint au lit parce qu'elle se prend pour un vase sacré.

D'autres moralistes de salon ont trouvé dans la bizarrerie de mon caractère la raison d'un attachement si baroque. Le pauvre... on aurait dû prévoir... peut-être même faire quelque chose... il doit trouver auprès d'elle la *tendresse* qu'il n'a pas pour lui-même. Péremptoire, n'est-ce-pas? Il faut croire qu'ils ont pensé, eux-aussi, à la serrer de près pour être si honteux qu'au lieu de dire «mollesse» ils aient parlé de «tendresse». Elle est molle par endroits — c'est bien fait pour y planter les doigts — mais tendre nulle part : elle croit que la tendresse est cette impolitesse de faire l'enfant pour gagner un câlin. Par la vertu de ce jeu puéril, elle n'est jamais si enfantine — donc si cruelle — que lorsqu'elle veut être tendre.

Pour ce qui est de son intelligence, je me range à l'avis unanime : elle a l'esprit d'une bécasse.

Vous voyez bien, même au moment de faire le point entre les deux rives, pris dans le cours du temps, au lieu même de la sincérité, je ne la défends pas. Et pourtant je l'exalte; alors? Croyez-moi sur parole, la regarder entreprise par une gemme me procure une sensation unique, parfaite, qu'aucune jouissance, aucun abandon ne saurait approcher. Je me souviens.

Elle s'oubliait à contempler une opale, et je la regardais faire. La courbe impeccable de son bras prolonge l'orbe de la monture; son cou palpite; la nuque est verrouillée à l'inclinaison idéale du chef; l'oeil fixé par la gemme chatoie; l'iris scintille; on croit par la piqure de la pupille accéder au coeur de la pierre.

Ah! ma salope, ma déesse!

Cela seul suffit à justifier à mes propres yeux le naufrage de ma réputation dans le monde. Qu'importent les pisse-froid! Ils ont des pierres à me jeter parce qu'ils n'ont pas commis ce péché-là, si c'en est un, et ces pierres dans mon jardin sont des stèles à la gloire de la Volupté, cette joie qu'ils n'ont pas connue. Elle est un rêve de chair, ou la chair du rêve, ô vivants! Un autre souvenir... mais d'elle je ne sais jamais si je me souviens ou si je la vois, tant elle semble en situation s'inscrire dans le fil continu du temps

restitué de la mémoire. Sans doute le souvenir que j'ai d'elle est-il le seul qui ne soit pas plus net que ce que fut jadis l'événement.

Elle dispose sa vue sur le bijou — il s'agit d'un saphir birman cette fois — avec l'intuition des corps qui ont appris à se trouver; elle écoute quelque chose, un air ancien peut-être qui a sa place ici; ses narines ont frémi; elle salive, déglutit; la chair de poule envahit par plaques la racine des seins, la poitrine, les épaules; le duvet sur la nuque se relève; je vois sa paume qui luit, sa main sue; sans doute est-elle également amoureuse, effrayée aussi; à la ligne de ses jambes je sais qu'elle a les cuisses durcies, comme au retour d'une longue course en forêt. L'arête de son mollet cisaille l'ombre un grand coup.

Je n'y peux rien... surtout je n'y *veux* rien d'autre que ce que je prends là. Il m'est indifférent que cela dure ou non... ce n'est pas mon affaire. Mon affaire est de *goûter* cela. Comprenez bien : elle, plus que toute autre chose au monde, sait me restituer le temps qui m'appartient — en cela elle est mon héroïne —; le lien qui l'unit aux pierres, qui fait de son corps un objet à regarder de telle façon que la voir me rend à moi-même, à mon temps, contre toutes les chausse-trappes avides du temps des autres dont est cousu le monde étranger, lui tient lieu d'âme, et d'une âme qui me convient si bien que je n'aurais pas pu l'inventer plus idéale.

Qu'elle se soit acharnée à me dévorer par toutes sortes de moyens a terni mon contentement. Jouer les amoureux, les idolâtres, les portefeuilles, la virilité toujours tendue donc toujours prête à la reddition, les papas-mamans pour grappiller au passage le droit de profiter d'un peu de volupté brouilla ma quiétude de parasites. Alors? Il n'y avait qu'une solution pour avoir définitivement la paix : l'épouser. Ce sera fait demain. Depuis mon engagement, elle ne prend plus d'airs sournois ou stupides — selon la couleur de sa robe —, ne pleure plus, ne rit plus, ne parle plus, ne pardonne plus; elle est sûre de moi; bref, elle est morte.

On voit que, contre elle, il était nécessaire que je l'épouse. Mais elle n'est pas la seule ennemie que j'aie eue. Aux premiers temps de notre liaison, chacun venait me prendre le coude : « Mais enfin, réfléchis... Qu'est-ce que tu

lui trouves? Tu fais la preuve de ta bêtise avec une oie pareille; elle est pauvre et bête». À chaque fois je répétais mentalement mon credo voluptueux. C'est épuisant pour le goût de devoir l'expliquer, ou se l'expliquer, à toute heure. Remise sans cesse sur le tapis, ma volupté se tatouait de toutes les justifications que je lui composais contre le système de tel ou tel bon ami attaché à ma réussite. Le mariage est juste la caution qu'il me fallait pour faire taire les inquiets et les donneurs de conseils.

La volupté valait l'effort de la tuer, comme elle valait celui d'entrer en conflit avec tout ce qui comptait dans mes relations. Peut-on vivre vraiment sans cette coïncidence des temps, où mémoire et présent vont exactement par le même bateau? Je comprends qu'on ait mêlé l'emportement du coût et la volupté, puisque croisant tout entier aux alentours du néant féminin, l'homme se trouve alors au plus près de se quitter, n'emportant avec lui que le strict nécessaire à être dans son bagage, son temps romanesque, l'âme de la fiction qu'il est pour lui-même; je comprends aussi que la musique ait fait parler de volupté tant le temps doit être puissant chez l'écouteur pour supporter l'attention jaillissant sans cesse vers la note nouvelle; volupté encore face à un tableau de maître, où l'oeil suit les parcours d'une maîtrise étrangère qui fait durer le temps du spectateur sur les couleurs d'un autre; volupté extrémiste chez les adolescents amoureux qui parviennent à s'entre-dévoré la gueule trois heures durant — pour eux des siècles — sans toucher au plaisir, volupté de l'intensité, ignorante de la diversité, comme un instrument qui n'aurait qu'une note; mais bon... j'ai ma manière, moi aussi, et elle en vaut une autre.

Je l'ai demandée en mariage. J'ai expliqué comment, et pourquoi. Cette heure tardive de la nuit — c'est le but de ce testament — est celle où il convient de me demander moi-même en mariage. Prêt? Vieille bête, acceptes-tu de prendre pour épouse, pour le meilleur et pour le pire, un cadavre livré dans un linceul de tulle blanc et de fleurs d'oranger? Ah, c'est une belle question! «Pour le meilleur et pour le pire»... Le Bien et le Mal... Alors? Le Bien, je ne sais pas. Un *garçon*, un homme susceptible à chaque instant de mourir, n'a pas de biens. Les biens — le singulier n'est que

le concept du pluriel — naissent après le mariage; voyez la partie savoureuse du protocole qui concerne les «cadeaux de mariage», la «liste de mariage» qui désigne la cascade de biens tombant dans l'escarcelle du couple comme une colique généreuse. Donc, pour le Bien, je ne sais pas. Mais pour le pire. . . ah oui! Je signe des deux mains! Je lui infligerai les pires tourments, je la couvrirai de chaînes, je la signerai au fer rouge. . . N'est-ce pas magnifique de voir, une fois, une courte fois, le temps d'une formule, la société révéler sa cheville ouvrière au grand jour? Les biens, et le pire! Marié, je serai social, comptez-y! C'est d'ailleurs nécessaire car elle s'empresserait de dénoncer mon impuissance si je ne la blessais pas de temps à autre et me priverait par là du bonheur de la surprendre extasiée sur une pierre. Je m'engage donc nécessairement à lui faire tout le mal possible, y compris le pire et toutes ces sortes de derniers outrages.

Le diamant des fiançailles. L'anneau à son doigt fut un signe dont la compréhension — et le rire retenu — me fit retarder un instant l'entrée en volupté. Menton tracé de profil, poli comme un marbre avec le grain de gypse; l'oeil grand ouvert, quasi-exorbité. La fierté lui redressait le dos, dégageait ses épaules; la voilè posée sur ses hanches comme un menhir en terre. Transparente, et pourtant éclatante, j'entends en elle un Magnificat qui lui vient d'un très ancien souvenir où l'orgueil se conjugua à la certitude de bien faire, comme une première communion, ou le premier pardon donné par amour. Coralines, ses lèvres luisent, et ses dents comme une mêlée de diamants alignés attendent un sourire, une insulte, un verdict. Mais elle pleure! L'eau va sur sa joue pour faire rayonner sa chair, je crois. Elle est ivre de fierté, tranchante; son esprit a la dureté de la foi mystique. À cet instant exactement elle prend son ventre pour un vitrail; elle connaît la conception du Christ, opalescente, alliant au bleu cobalt, à l'or, aux rosés, aux vertes profondeurs des émeraudes les feux rougeoyants de pierres. Elle se trouve au plus lointain de l'homme qu'il est possible, femme minérale où ses facettes trouvent enfin une lumière digne d'elle; seul un Dieu ici peut l'aborder, ou l'*Esprit*...

— et c'est là que je profite d'elle.

Oui. Oui, j'accepte de la prendre pour épouse, pour toutes ces raisons, et au vu de toutes les clauses du contrat que je viens de développer ici. Je, soussigné, en personne, à cette heure où je jouis de toutes mes facultés mentales, où je puis dire tout haut ce qui demain sera tu ou indicible, j'accepte pour le meilleur et pour le pire de l'épouser selon les rites et les règlements adéquats.

*

Me voilà prêt! Demain matin, en costume de deuil, tout noir contre elle toute blanche, il faudra retourner aux festons de la guirlande protocolaire, si belle, si automatique. Quelle mécanique! Dialogue encore, théâtre encore, enterrement toujours au fond de la fosse creusée par les mots troués du théâtre obligatoire.

- Acceptez-vous de prendre pour épouse...

- Oui.

- Acceptez-vous de prendre pour époux...

- Oui.

- Au nom du Père et du Fils et du *Saint Esprit* ... par les pouvoirs qui me sont conférés...

Quel régal ce sera! Ils seront là, tous, à attendre le moment crucial. Ce n'est pas le «Oui» en lui-même qui importe, c'est la longueur du silence entre la question et la réponse. Dans ce silence, une oreille attentive entend résonner tout ce qui n'est pas dit, qui pèse, toutes les raisons voluptueuses qui n'ont pas leur place ici; le gouffre menace sous les voûtes sombres, profondes, de l'architecture officielle; le miracle est que la foule accrochée à la maille du filet, le fil hésitant des mots égrenés, ne déchire pas sous son poids le noeud qui se lace. Ils seront venus, demain, tous ceux qui savent et qui se taisent, ceux qui ont épousé pour la volupté approximative du sexe, les autres pour celle d'avoir la paix et préserver leurs chances de vivre un jour, et les témoins au premier rang, qui ne témoignent de rien et jamais ne tendront la main au procès pour dire : «Votre Honneur, il a dit «Oui». À quoi? Personne ne sait puisque tout le monde s'est tu... ou mieux tout le monde sait bien que le pire, Votre Honneur, est indicible, tout au moins au

prétoire, ou à l'Église, ou à la mairie. Il a été crâne, Votre Honneur. Il a dit «Oui» sans trembler, au meilleur et au pire, en homme d'honneur, en homme... Oui à quoi? Qui peut le dire ici... qui peut dire ici l'«indicible et mâle volupté»?

Et puis ce sera la nuit de noces. Hier au bordel pour la dernière fois, demain dans le lit conjugal devenu le jumeau de la claie des bordels, ni pour la première ni pour la dernière, mais un coup parmi d'autres tirés à couvert, là où personne ne regarde, personne ne dit, mais tout le monde sait, là aussi, que la femme n'est plus un risque neuf, ni même un risque pour peu qu'on sache ce que l'on veut. Les noces en public sont révolues, et c'est bien dommage, car plus personne ne voit qu'il s'agit du dernier acte de l'enterrement, celui qui vous couche sous le silence.

Renversement d'alliances... ceux-là même qui m'ont gâché ma nuit d'hier en parlant à tort et à travers auront rejoint demain tous les étrangers fondus dans le silence. J'aurai enfin tout le temps pour moi. Stratège de ma volupté, j'aurai gagné le pouvoir en baisant son cadavre à l'abri du mariage de ne plus me défendre d'être voluptueux; qui donc aurait le front de venir flairer du scandale sous une alliance aussi légitime? Aussi, cette justification, la première, est aussi la dernière à être sincère. Désormais le scandale devra passer par la fiction, la fausse, la vraie, sans que ma volupté y soit risquée. Il faudra publier ma grâce singulière sous l'espèce du roman, inventer et décrire une autre volupté, fabriquer de nouveaux mariages comme j'ai fabriqué le mien autour d'une pierre — et sur cette pierre je construirai tranquillement mon oeuvre.

À y bien songer, le mariage est une si belle chose que j'aimerais la répéter à loisir. Femme et Volupté ne s'accordent que par le mariage, et donc le cadavre, mais c'est une victoire de parvenir à les accorder. Il y a dans *L'Amour endormi* du Caravage, cet enfant ivre mort aux ailes remplies de ténèbres, quelque chose d'à la fois cadavérique et marmoréen qui semble préfigurer les femmes baudelairiennes. Le Baroque est une frise qui court longtemps au long des siècles, chez les voluptueux, toujours en procès — plus ou moins fictifs — toujours s'échappant des Plombs par les toits, toujours à se glisser hors de la tombe pour un

mariage subreptice, une frasque de plus, le deux millième mariage de Dom Juan. Mais surtout... par pitié... n'allez pas le lui dire demain, vous la réveilleriez... pensez à ma volupté et soyez charitables, mes frères... taisez-vous. En échange de ce silence, je vous raconterai d'autres histoires.